PRÉFACE DE LA THÈSE DE ROY DINOPOULO

Écrit en 2010 par Michel Lobrot

L'ouvrage que nous présente ROY DINOPOULO n'est pas un météore dans un ciel vide. Il s'insère dans tout un mouvement de pensées et de pratiques en psychologie et psycho-pédagogie, qui s'est développé énormément depuis la dernière guerre et qui procède lui-même d'une nouvelle vision de l'être humain. Par là on voit l'importance d'un tel travail. Je voudrais essayer de définir cette nouvelle conception.

Cette vision nouvelle tranche radicalement avec les visions anciennes, qui mettaient l'accent sur le caractère fluctuant et incertain de l'être humain. Celui-ci était censé se balancer au gré du vent, c'est-à-dire sous l'influence de forces considérables et beaucoup plus fortes que lui, d'ordre politique, social, cosmique, circonstanciel. On connaît la fameuse phrase de Pascal « misère de l'homme sans Dieu, grandeur de l'homme avec Dieu ». L'homme, être faible et démuni, doit au moins s'appuyer sur un être aussi puissant que Dieu pour acquérir de la force. Le « péché originel », dans la vision traditionnelle chrétienne, indique que le ver est dans le fruit : l'homme est incliné au mal et ne peut guère échapper à son destin de méchanceté.

La cause profonde de cette idée est une vision de nature psychologique. On pense que l'être humain est déterminé de l'extérieur, comme la matière inerte, comme une pierre ou un nuage. La preuve, c'est qu'on peut le manipuler, le faire changer d'opinion comme on veut, exactement comme on manipule les objets usuels, les outils ou les machines, sans considérer que justement ils sont ainsi, parce qu'on les a conçus pour cela.

Tout a changé quand, dans la psychologie moderne, on a introduit les notions d'instinct et d'expérience. L'instinct, en psychologie animale, dans la vision de Konrad Lorenz et de beaucoup d'autres, ce n'est pas un simple réflexe, c'est un appétit. C'est un appel à des actions et à des conduites qui ont une signification vitale et qui déterminent le destin de l'individu. Ils sont innés, inséparables de l'organisme. Il y a aussi des instincts chez l'être humain qui orientent les apprentissages et les expériences et qui sont incontournables.

On a trouve de nombreux instincts humains, qui se trouvent à l'origine de toutes les constructions qui se réalisent au cours de la formation. Par exemple, un des plus importants est ce désir des enfants, même bébés, de rentrer avec l'entourage dans un dialogue sensoriel et psycho-moteur, qui occupe une grande partie de leur vie. Si ce dialogue n'est pas possible, l'enfant se replie sur lui-même, se coupe du milieu et risque de verser dans des comportements dépressifs destructeurs.

L'instinct permet l'expérience. Celle-ci découle du contact actif avec une situation, contact qui est satisfaisant ou insatisfaisant. Selon l'état psychologique

qu'il suscite, il engendre une pulsion dans un sens ou dans un autre et cette pulsion est à l'origine de nos actes. Les pulsions sont à l'origine de *tous* nos actes, sans exception, même ceux que nous effectuons sous la contrainte, car ceux-ci doivent être motivés par une sanction et sont impuissants à créer une nouvelle orientation. Une nouvelle orientation suppose une nouvelle expérience, qui doit obligatoirement toucher nos aspirations profondes.

S'il en est ainsi, si l'être humain est entièrement déterminé par ses instincts et ses expériences, il reçoit ses déterminations de l'intérieur, d'une manière centrale. Il est autonome. Cette autonomie ne veut pas dire une absence de lien avec l'extérieur, bien au contraire, car l'expérience crée de tels liens avec le monde et avec les humains. Mais toute modification doit passer par le centre de l'individu, par son noyau. On ne peut pas jouer avec les humains comme on joue avec des quilles. On ne peut le changer que par la conviction ou la conversion.

La conséquence formidable d'une telle révision pose le problème de la liberté, d'une part, et de l'intervention, d'autre part. Il faut être libre si on est autonome et pour être autonome, mais cela ne suffit pas : l'expérience suppose l'intervention. Autrement dit, il faut l'intervention dans la liberté.

La synthèse des deux valeurs a mis du temps à se réaliser.

D'après les historiens des mentalités, il faut attendre le 19ème siècle pour qu'on se mette à réellement s'intéresser à l'enfant, aux enfants. D'après Philippe Ariès, qui a, le premier, découvert ce fait, l'enfant, jusqu'au 19ème siècle, n'était pas considéré comme un objet original et intéressant. On l'aimait certes, comme un animal aime ses petits, mais on n'avait pour lui ni curiosité ni attention. On voulait surtout qu'il rentre dans la production le plus vite possible, y compris dans les milieux supérieurs où il y avait des généraux de 19 ans.

Edward Shorter, l'historien canadien, a étonné le monde savant quand, en 1975, dans son livre *Naissance de la famille moderne*, il a démontré ce dont Ariès avait eu l'intuition, à savoir le rejet de l'enfant et des attitudes affectives le concernant, dans le monde classique.

Cela avait des aspects positifs, à cause de la liberté laissée aux enfants. Par exemple, l'Université, née au Moyen-âge, s'est constituée, au départ, comme un système extrêmement ouvert, où les étudiants pouvaient vivre une espèce de Bohême, qui les initiait à la vie. R. Darnton, l'historien américain, a même montré le rôle de cette Bohême dans la genèse de la Révolution française.

Au 19ème siècle, tout change. Sous l'effet de la psychologie naissante, de la création de l'école obligatoire et de la bureaucratie triomphante. On s'avise du fait que l'enfant doit être stimulé, instruit, encadré, c'est-à-dire doit faire l'objet d'interventions nombreuses et intensives. On va donc le soumettre à des intrusions innombrables, qui lui enlèveront la liberté dont il bénéficiait auparavant. Je pense que cela a contribué à cette passivité, cette soumission, cette docilité, face aux grandes dictatures, entre les deux guerres et après. Cela se passait, par exemple en Italie, environ deux générations après la généralisation de l'école.

Il a fallu attendre l’après dernière guerre pour qu’on se mette à faire la critique du système d’encadrement maximal mis en place au début du siècle. Cela s’est fait en particulier par le constat du taux d’ « illettrisme » (différent de l’ « analphabétisme ») énorme (de l’ordre de 10 à 15 %) dans les grands pays modernes et par une évaluation des capacités critiques et créatrices de la population.

Un système d’intervention ne respectant pas le besoin de liberté ne pouvait aboutir qu’à cela. Ce système, n’acceptant pas de passer par le centre des individus, laisse ceux-ci démunis et vides. Nous évoluons vers une nouvelle barbarie, une disponibilité de la population à n’importe quelle propagande et à toutes les incitations.

Seul le mouvement non-directif, créé par Kurt Lewin dans les années 1930 et par Carl Rogers peu de temps après (1939), fait la synthèse des deux besoins humains fondamentaux : le besoin de liberté et le besoin d’être stimulé et enrichi. La NDI – Non-directivité intervenante – met au point une méthode qui tient compte des deux tendances.

Le travail de Roy DINOPOULO s’inscrit dans la ligne de ce dernier mouvement.

Publié en 2024 sous licence CC BY-SA 4.0
par le groupe des Archives de Michel Lobrot
Association AINDI